Document généré le 14 juil. 2025 23:18

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Schizophrénie identitaire et messianisme culturel

Pierre Barrette

Numéro 126, été 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/36715ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Barrette, P. (2007). Schizophrénie identitaire et messianisme culturel. *Lettres québécoises*, (126), 11–11.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Schizophrénie identitaire et messianisme culturel

Au cœur de la réforme de l'enseignement de la littérature au collégial, on retrouve les deux acceptions courantes de la notion de culture, entendue d'une part comme « enrichissement personnel, acquisition de connaissances », et d'autre part comme « caractère propre d'une société ou d'un groupe ».

ÉMILE NELLIGAN

L'idée fondamentale qui la traverse, si l'on tente de résumer de manière un peu péremptoire, c'est de fournir à l'élève un bagage littéraire minimal qui fera de lui un citoyen plus éclairé, capable de saisir les enjeux culturels de son temps et de les mettre en perspective dans le cadre d'une « histoire » des formes littéraires. Beau programme. Malheureusement, les écueils qui attendent le professeur animé du désir de remplir au mieux cette mission sont nombreux, et les moyens qu'on lui offre pour la réaliser complètement, décalés par rapport à la culture des jeunes auxquels il s'adresse.

PIERRE BARETTE

Une proportion importante des élèves nous arrive du secondaire munie d'une culture littéraire strictement minimale ; dans les meilleurs cas, ils auront lu Stéphane Bourguignon et Guillaume Vignault, *Le parfum* de Patrick Suskind ou quelque ré-écriture contemporaine des légendes de la Table ronde en complément d'un jeu de rôle auquel ils participent avec des amis. Dans le pire des cas — et ils l'avouent candidement lorsqu'on les questionne un tant soit peu —, ils auront réussi à se faufiler au travers de leurs cinq années sans jamais terminer la lecture d'une seule des quelques œuvres au programme. Conformément à l'esprit de la réforme, la plupart des cégeps accueillent ces éclopés littéraires par un cours de littérature française, du Moyen Âge à 1800. Résultats : des professeurs bien intentionnés mais souvent mal formés pour enseigner cette matière — est-on obligés d'être un dixhuitièmiste patenté parce qu'on veut enseigner la littérature au Québec ? — tentent de faire aimer *La princesse de Clèves* ou *Candide* à des élèves tout juste assez lettrés pour lire un éditorial de *La Presse*.

Le décalage est énorme, abyssal, entre les intentions pédagogiques formulées par la réforme et la réalité de la classe. Ceux qui défendent bec et ongles la séquence historique, centrée autour de la littérature française et calquée sur le modèle des bonnes vieilles « humanités » (dans la plupart des collèges, le deuxième cours obligatoire est aussi un cours de littérature française), le font habituellement armés d'arguments imparables : « la culture ne doit pas rester le fait d'une élite », « les grandes œuvres du passé nous aident à comprendre le présent », « voilà une chance pour ces élèves de se colleter à une autre culture que la leur », etc. Mais pour chaque élève sur qui la formule aura fonctionné — il y a de petits miracles chaque jour — combien d'autres seront dégoûtés à jamais par l'idée même de littérature, ou plus bêtement encore seront passés à côté d'une chance unique de découvrir pour eux-mêmes le plaisir de la lecture ?

Le problème de fond, il me semble, est un problème de schizophrénie identitaire. Alors que tout dans la culture de ces jeunes leur rappelle l'ancrage profond de la société québécoise dans l'espace nord-américain, que l'environnement médiatique qui est le leur ne connaît pas de frontières linguistiques ni culturelles, on s'évertue à leur rappeler que la vraie culture est ailleurs, quelque part dans une France périmée dont ils ne connaissent rien, et dont ils se demandent bien tout à coup pourquoi elle prend une telle importance. Les tenants de la culture classique — qui reste la pierre angulaire du programme collégial, quoiqu'on en dise — agissent en missionnaires auprès d'une plèbe inculte qu'il faut réformer pour son propre bien ; dépositaire des lumières, le professeur de littérature — souvent contre son gré — se voit le porte-parole d'une culture et d'une conception de la littérature qui ne sont pas les siennes, au nom d'une idéologie des Grandes Œuvres parfaitement dépassée.

Il suffit par ailleurs de voir au terme du parcours, à la lecture des rédactions ministérielles produites par les élèves, par exemple, les effets combinés de deux années de ce régime pour constater à quel point il est inefficace. L'épreuve en question, qui fait reposer sur les épaules des professeurs la responsabilité de former les élèves à la rédaction de dissertations critiques — encore une fois, la culture des collèges classiques qui triomphe —, force ces enseignants à consacrer une part importante des heures de classe à l'enseignement d'une « compétence » qui n'a plus aucune résonance dans le monde que nous habitons, sauf pour une poignée de spécialistes qui décideront de consacrer leur vie à la littérature. S'étonnera-t-on alors de constater que les élèves y anônent de plates bêtises sur la métaphore et le « champ lexicaux », confondent Révolution française et Révolution tranquille, et sont au bout du compte évalués sur leur capacité à respecter un tant soit peu l'orthographe, la grammaire et la syntaxe françaises, à défaut de quoi l'hécatombe serait total et le constat d'échec, irrémédiable.

BTLF
SOCIÉTÉ DE GESTION DE LA
BANQUE DE TITRES DE LANGUE FRANÇAISE
www.btlf.qc.ca
10 ans
1996-2006